

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Approches
de la poésie**

par

ROGER CAILLOIS

de l'Académie française

nrf
Éditions Gallimard

*Bibliothèque
des Sciences humaines*

ROGER CAILLOIS

de l'Académie française

APPROCHES
DE LA POÉSIE

LES IMPOSTURES DE LA POÉSIE
AVENTURE DE LA POÉSIE MODERNE
ART POÉTIQUE
RECONNAISSANCE À SAINT-JOHN PERSE
RÉSUMÉ SUR LA POÉSIE
OUVERTURE

nrf

GALLIMARD

À la mémoire du chimiste Dimitri Ivanovitch Mendeleïev et du poète Saint-John Perse qui, par les voies opposées du nombre et de la sensibilité, m'ont également montré la possibilité d'une intelligence rigoureuse de la poésie.

PRÉFACE

Approches de la poésie est un volume strictement parallèle à Approches de l'imaginaire. tout en présentant avec lui quelques différences. Les textes qu'il contient s'étendent sur une durée sensiblement plus longue (plus d'une trentaine d'années) et, d'autre part, les opinions qu'ils défendent, manifestent, au moins en première analyse, des contrastes marqués. Il s'agit d'un acheminement, parfois d'un revirement complet.

Dans cette préface, je n'ai dessein que de souligner l'évolution dont témoignent les différentes études ici rassemblées et d'établir la chronologie qui permet d'expliquer comment a pu se produire en ma pensée un changement d'attitude sur plusieurs points radical.

Certaines de ces études, celles du début notamment, apparaissent en partie comme des corollaires de celles qui figurent dans Approches de l'imaginaire. en particulier de « Spécification de la poésie » et de « L'alternative ». C'est que les unes et les autres ont été écrites à peu près à la même époque et, en tout cas, dans un même état d'esprit. Elles s'en séparent cependant très nettement : celles que je viens de mentionner considèrent le phénomène poétique et s'efforcent de préciser les moyens de l'aborder d'une manière en quelque sorte objective. Elles l'examinent en outre comme un cas particulier de l'imaginaire. Elles s'attachent exclusivement à en définir les démarches et la fonction. Au contraire, celles que j'ai retenues pour le présent volume soumettent la poésie contemporaine française à une analyse critique et incriminent les postulats sur lesquels reposent les œuvres qui m'ins-

piraient alors de la méfiance : la croyance à l'inspiration absolue et incontrôlée, sous forme de l'écriture automatique ; l'image que j'ai désignée ensuite indifféremment comme « nulle » ou « infinie » et qui me semblait avoir comme caractère principal d'être à la lettre « in-imaginable » ; enfin le refus systématique de la cohérence et de l'émotion, en somme, de toute transparence ou évidence, même sensible, – ostracisme qui récusait jusqu'à la sensation naïve.

Je venais de quitter le mouvement surréaliste. Mon attitude demeurait polémique, de sorte que c'étaient surtout les aspects négatifs d'un type particulier d'images que je m'attachais à mettre en valeur. Depuis, j'ai été conduit à donner au pari analogique une fonction décisive, quasi fondamentale, non seulement dans l'exploration poétique du monde, mais aussi dans la découverte scientifique. Même si j'ai versé, ce faisant et avec une intrépidité non moins délibérée, dans un autre extrême, je ne regrette nullement, je me félicite au contraire d'avoir donné, en ce moment de mes plus strictes réticences, une importance essentielle à l'image juste, mais je ne concevais pas encore ce que devait être une image juste et encore moins à quels critères d'exactitude et de surprise elle devait conjointement satisfaire. Je ne faisais guère qu'en éprouver le manque et par conséquent le besoin.

Les impostures de la poésie illustrent une sévérité que j'ai d'ailleurs conservée sur le plan théorique. Je n'y retranche rien. Le cas de l'Aventure de la poésie moderne est plus complexe. Ces pages constituent une préface à une épaisse anthologie de la poésie française, publiée à Buenos Aires en 1944 et qui se terminait par les poèmes clandestins issus de la Résistance. Ceux-ci commençaient à être connus et tranchaient si vivement avec l'évolution qui, depuis Rimbaud ou Mallarmé ou Nerval, pour citer des repères réciproquement incompatibles ou peu s'en faut, n'avait cessé de se développer et même de s'exaspérer. Il m'avait alors semblé que des circonstances aussi tragiques devaient naturellement changer le cours de cette surenchère ininterrompue. Il n'en fut rien, comme chacun sait. Il m'a paru utile d'expliquer, au moins brièvement, pareille inébranlable et diabolique persistance. C'est pourquoi ce texte est le seul auquel j'ai estimé utile d'ajouter quelques éclaircissements.

Une fatalité interne entraînait l'évolution. Je m'appliquais

désormais à découvrir les causes susceptibles de rendre compte d'une aussi mystérieuse antonomie. Je pensais d'abord à la ressemblance avec l'évolution de la peinture, qui, dans le même temps, s'était de plus en plus écartée de la représentation des choses ou des êtres et qui était à la fin devenue non représentative, au point de faire en sorte que l'œil ne pût dans le tableau rien déceler d'identifiable. Le phénomène avait pris naissance au moment où la photographie, selon la juste remarque d'André Malraux, avait donné aux formes, en attendant de la donner aux couleurs, leur imprimerie. Je remarquais de part et d'autre une hantise, une fuite du cliché. Je vérifiais que ce terme, qui ne désigne encore dans Littré qu'une planche en relief ou une empreinte destinée à la reproduction mécanique, s'était appliqué ensuite à la plaque photographique, avant de prendre le sens péjoratif, sinon infamant, avec lequel il est désormais employé en littérature. Dès lors, il était tentant de mettre en parallèle la peinture abandonnant du même coup les formes reconnaissables du monde au profit de taches et de lignes auxquelles rien n'était demandé que d'être exclusivement taches et lignes, avec la poésie qui s'éloignait du discours intelligible au moment où l'instruction publique obligatoire donnait à l'imprimé, et d'abord à la presse quotidienne, c'est-à-dire à la feuille jetée aussitôt lue et sans cesse remplacée, une écrasante importance, mettant à la portée de tous le discours stable et communicable. D'où, peut-être, le recours instinctif à un discours, autant que possible non communicable, de la même façon et pour les raisons parallèles que les artistes se trouvaient conduits à peindre seulement ce qui, en aucun cas, ne pouvait être identifié. De même, le poète fut porté à s'éloigner des caractères vulgaires du discours et à rechercher un langage qui, d'évidence, leur échapperait, du fait que, de parti pris, il ne donnerait plus rien à entendre.

Je ne crus pas, d'ailleurs, tenir là une explication suffisante de la double pente, dont les progrès continus devaient nécessairement aboutir soit au mur qui clôt l'impasse, soit aux méandres où s'enlisent les deltas. Il ne s'agissait, selon moi, que de circonstances favorables qui avaient renforcé une sollicitation déjà très attirante, presque hypnotique, mais sans la rendre pour autant exclusive ou irrésistible. Comme contrepoint efficace, je connaissais depuis longtemps les pre-

mières œuvres de Saint-John Perse dont la poésie se situait à l'opposé des fulgurations éparses, isolées, instantanées, extirpées des ténèbres intimes. Elle illustre un lyrisme extérieur, descriptif, encyclopédique, concerté à l'extrême, construit, en outre, sur l'éloge plutôt que sur l'émeute, préconisant l'ordonnance plutôt que le tumulte.

J'aurais dû, dès ce temps, apercevoir que la poésie, si par mauvais hasard elle s'était dévoyée, comme j'en avais le soupçon, pouvait retrouver sa nature essentielle, unique justification de sa vocation, si elle en avait une, dans une tentative du même ordre et non moins ample, celle d'organiser les analogies. Je crus entrevoir alors ce que pouvait être, à travers tant de tribulations, qui commencent même avant l'écriture et la littérature proprement dites, ce que pouvait être, disais-je, une fois dégagé, l'apanage imprescriptible de l'appel poétique.

En 1954, je publiai un volume consacré à la Poétique de Saint-John Perse. J'insistai notamment sur le rôle classificatoire de ces poèmes, dont le tissu se présentait parfois comme une énumération de sensations apparentées, où chacune était enchaînée à la précédente et à la suivante, non seulement par la connivence des évocations, mais aussi par de savantes et progressives mutations syllabiques. Il s'y dessinait alors comme un quadrillage des données et des instants privilégiés de la nature et de l'histoire, ceux que la science a l'obligation de négliger et que d'ailleurs elle ne manque pas d'exclure, sous peine de trahir ses ambitions spécifiques.

Peu après, pour assurer ce que je ne faisais alors que ressentir, mettant à profit un abondant matériel rassemblé par Jean-Clarence Lambert, et m'efforçant de le répartir en une distribution qui organisât le vaste panorama, j'entrepris de proposer sous le titre Trésor de la poésie universelle un florilège aussi représentatif que possible des textes tenus pour relevant de celle-ci, depuis ses débuts oraux et purement incantatoires jusqu'au moment récent où, un peu partout, le lyrisme individuel rend toute comparaison plus arbitraire qu'instructive. J'espérai par ce biais mettre en lumière les dénominateurs communs d'une activité en continuelle métamorphose, de surcroît disparate selon les climats et les âges, les cultures et les latitudes.

En même temps, je publiai un Art poétique, reproduit ici

intégralement, que je n'eus pas l'audace de rédiger autrement que comme les articles d'une confession négative. Pour la première fois, et non pas en me déjugeant de mes réserves antérieures, mais au contraire en insistant sur leur aspect en même temps salubre et complémentaire, j'y assignai à l'image un rôle fondamental dans la poésie ; à l'image, par conséquent derrière elle, à l'énigme ; et derrière l'énigme, au mystère.

Encore restait-il à définir en quoi consistait un tel mystère et qui surtout en garantissait la légitimité, le contraignant pour ainsi dire à demeurer mystère et à recevoir de lui-même sa clarté. L'enquête m'avait instruit de la longévité opiniâtre de cette obscurité un peu sorcière et indéracinable ; la poétique de Saint-John Perse m'avait montré le champ de son domaine propre, qui n'exclut rien ; mes recherches sur la syntaxe des rêves, tels que les écrivains les utilisent comme ressort de leurs récits, sur les rubriques dénombrables du féerique et du fantastique, sur les problèmes posés par le mimétisme animal, me confirmaient dans l'idée d'un univers redondant. La table périodique de Mendeleïev m'en apporta enfin le gage et la clé. L'image irrécusable et qualitative est possible en poésie au même titre que des lois exactes et sans cesse plus précises sont la raison d'être de la science. Seulement, émotions et sensations circonscrivent l'empire de la première, les phénomènes mesurables celui de la seconde.

Mais tout est également récurrent : reflet, mirage, écho, duplication. Cases d'un échiquier, paru en 1970, marque, sans en rien dissimuler, en l'accentuant plutôt, l'extrême dispersion de mes recherches d'alors, et ma détermination d'essayer de leur découvrir un foyer de convergence. En 1975, mourut Saint-John Perse, le premier responsable de mon ouverture nouvelle. Aussi, dans le numéro d'hommage que lui consacra La Nouvelle Revue Française, j'employai ma contribution à lui témoigner ma reconnaissance. Je ne pouvais faire autrement que de la reproduire ici.

Un an auparavant, j'avais prononcé au Collège de France une leçon, sur laquelle s'achève ou presque l'ouvrage d'aujourd'hui. Durant ces trois dernières années, je ne cessai d'en compléter et d'en remanier le texte, dans l'ambition de condenser la somme de mes réflexions sur la poésie : d'où son titre actuel de Résumé sur la poésie. Il arrive à ces pages de reprendre

les mêmes images et les mêmes exemples que mes premiers textes contenaient déjà. C'est dire la continuité qu'elles manifestent. L'orientation n'en est pas moins profondément différente. J'espère que le lecteur constatera en elles une plus grande sérénité, sinon une plus scrupuleuse justesse. Elles bouclent le cycle des péripéties, hasardeuses assurément, mais jamais arbitraires, parfois près d'être contradictoires, cependant toujours, du moins je l'espère, articulées et cohérentes.

J'en termine ainsi avec la poésie telle qu'elle m'a semblé avoir constamment accompagné l'espèce humaine, depuis son émergence à un statut particulier. Une autre de mes préoccupations m'a conduit, d'autre part, je viens de le mentionner, à considérer l'univers comme un réseau de reflets, d'échos et de duplications. Il me paraît qu'il ne connaît pas niveaux ou fonctions ou propriétés qui ne trouvent leur équivalent, adapté à des conditions inattendues qui le rendent d'abord déroutant et méconnaissable. C'est même là un des caractères de l'image et des intuitions qui, selon moi, la justifient. Aussi, avec une témérité plus démente que ne fut ma prudence première, je conjecture aujourd'hui qu'il n'existe pas dans un règne, y compris dans celui de l'imaginaire et du délire, une propriété qui n'apparaisse sous une autre forme jusque dans les règnes que tout oppose. Un tel germe, au choix peut en être considéré comme le présage ou la faculté sophistiquée en être tenue pour le prolongement lointain ou même comme la perversion. En tout cas, les deux extrêmes se répondent et sont joints par un chapelet de résurgences malaisément décelables.

*

Au-delà de la poésie humaine, je n'estime pas tout à fait exclu par principe de pouvoir un jour lui déceler quelque anticipation clandestine jusque dans les pierres inertes, turbulence encore secrète, mais constitutive du monde dès ses états inertes et sourds. Je m'aventurerai alors à écrire comme conclusion, cette fois procédant de mes descriptions de minéraux, une Poétique généralisée, car il me semble que ce serait l'amoindrir que de faire de la poésie uniquement un luxe ou une fantaisie de la seule espèce humaine.

Avril 1978.

I

**LES IMPOSTURES
DE LA POÉSIE**

AVERTISSEMENT

J'ose publier aujourd'hui un formulaire incomplet et provisoire sur un objet éloigné de mes travaux habituels. Ce n'est pas une doctrine que je présente, mais une suite de réflexions et d'analyses qui ne sont pas trop reliées entre elles, encore qu'une progression certaine s'y puisse deviner. Elles traitent de problèmes proches et apparentés, mais sans en rassembler les données afin de les étudier d'un coup et d'une manière concertée. Elles témoignent plutôt d'une direction de l'esprit, de ses exigences de rigueur, et peuvent donner l'idée d'une esthétique sévère, qui ne m'est pas personnelle et à qui je souhaite naïvement de trouver audience. Il s'agit d'une attitude d'une réserve si extrême, si hautaine et d'un scrupule si excessif qu'elle en devient audacieuse. Un comble de prudence conduit ici à la témérité. J'ai désiré servir cette conception, que je n'ai pas inventée, j'y insiste, en lui apportant le seul secours qu'il soit à ma disposition de lui offrir : celui d'un petit nombre de maximes simples que j'ai tenté de rendre évidentes. J'aurai grande satisfaction à les voir retenues par quelques-uns. En tout cas je ne poursuis pas d'autre but.

Je m'occupe plus volontiers de la poésie : c'est que la prose, qui est le véhicule de la pensée, a des devoirs qui ne sont pas tous d'ordre esthétique et qui appellent moins la controverse. Du reste, on ne fit jamais d'elle quelque chose de prestigieux et qui fût en soi plein de pouvoirs. Mais les vers, qui n'ont pas cette obligation naturelle, peut-être justement pour ne l'avoir pas, ressortissent plus complètement à l'art et au mystère. Aussi les a-t-on chargés de vertus merveilleuses

qu'ils n'ont pas à mon sens, et on oublia souvent en revanche la destination plus modeste que je crois qu'ils ont. L'avouerai-je ? Je ne sais quoi m'entraîne à n'estimer l'art que dans la mesure où il manifeste une discipline pour l'intelligence, pour le cœur, pour l'âme enfin, pour ce tenace appétit de perfection et d'immortalité qui me semble qui est ce qu'on appelle ainsi d'ordinaire. Pour cette raison, j'ai cédé à la tentation d'encadrer ces pages de deux textes qui ne sont, à vrai dire, que des impressions de nature, mais qui répondent aux mêmes arrière-pensées morales que le reste de ce petit ouvrage. Je crains bien d'ailleurs que ce ne soit là surtout coquetterie et je prie qu'on me le pardonne.

13 février 1944.

ROGER CAILLOIS
de l'Académie française

Approches de la poésie

Voici cinq œuvres dispersées dans le temps (de 1944 à 1977) et dans des publications diverses, mais dont l'évidente unité est celle de l'obscur préparation d'une « poétique généralisée », parallèle de l'« esthétique généralisée » dont Roger Caillois a avancé l'idée en établissant une continuité entre « la turbulence encore secrète » de l'univers inerte et le monde de l'autre turbulence que représente l'imaginaire humain, et particulièrement la poésie.

Dans *Approches de l'imaginaire*, l'auteur avait examiné le phénomène poétique comme un cas particulier de l'imaginaire. Ici, il soumet la poésie française contemporaine à une analyse critique, il en incrimine parfois les postulats dans *Les Impostures de la poésie* et dans *Aventure de la poésie moderne*. En même temps, lui qui avait adhéré au surréalisme « pour en finir avec la littérature », il avoue dans ces essais déjà anciens sa méfiance à l'égard de « l'inspiration absolue et incontrôlée », de l'image « in-imaginable ».

Toutefois, sans se déjuger, il insiste désormais sur l'importance de « l'image juste », « efficace », dans *l'Art poétique et Reconnaissance à Saint-John-Perse*. Exactitude et surprise, désarroi suivi de fascination, énigme posée en défi et bientôt accueillie comme signe d'intelligence, « occasion de tressaillir et d'admirer » : ces vertus de l'image tiennent à une propriété essentielle de l'univers, que cerne, à partir d'une leçon faite au Collège de France, le *Résumé sur la poésie*.

Ou bien l'on conçoit un univers anarchique, inconstant, continu, tout de transitions insensibles et non repérables ; et, nécessairement, une poésie hasardeuse, incohérente, indicible. Ou bien l'on médite sur un univers un, fini, ordonné, composé d'éléments récurrents et en nombre limité, comme le montre la table périodique de Mendeleïev ; et de même, on tient les rubriques du fantastique et de l'imaginaire pour dénombrables — et Roger Caillois peut parler du « rôle classificatoire » des poèmes de Saint-John-Perse. « L'image irrécusable et pourtant subjective est possible en poésie, au même titre que des lois exactes, néanmoins constamment modifiées, sont la raison d'être de la science. Seulement, émotions et sensations circonscrivent l'empire de la première, les phénomènes mesurables celui de la seconde. »



9 782070 283880



Extrait de la publication
78-XI A 28388 ISBN 2-07-028388-7